

impérialiste et à nourrir de périlleuses illusions quant à la possibilité d'améliorer les relations avec leurs traîtres ennemis. Staline avait donc tout intérêt à ce que les relations internationales restent très tendues, d'une part pour empêcher l'apparition de pareilles illusions et, d'autre part, pour lui permettre de ne pas desserrer son emprise sur le pays.

Il n'est guère étonnant dans ces circonstances que Staline n'ait jamais élaboré de doctrine de la coexistence pacifique. Ces allusions à ce concept étaient aussi rares et insignifiantes que celles de Lénine, et ce en dépit du fait qu'il est resté au pouvoir beaucoup plus longtemps, à une époque où l'Union soviétique a effectivement réussi à coexister avec le monde capitaliste.

À voir la place qu'a tenue la coexistence pacifique dans la doctrine soviétique des dernières décennies, il est frappant de constater à quel point Staline n'a jamais fait grand cas de ce concept. Il a été le maître absolu de la politique soviétique pendant un quart de siècle, soit de 1928 à 1953, mais il n'a pas trouvé le moyen, en quatre Congrès du Parti (1930, 1934, 1939 et 1952) d'évoquer, ne serait-ce qu'une seule fois, la notion de « coexistence pacifique ». Il en a été de même pour tous les discours publics qu'il a prononcés dans les années 1930, 1940 et 1950.

Pendant toutes ces années, Staline n'aurait, semble-t-il, fait allusion à la coexistence pacifique qu'à trois reprises en tout, toujours par des remarques très succinctes, assez inconsistantes et destinées principalement à un auditoire étranger : la première fois, en 1936, lors d'une entrevue avec le correspondant Roy Howard ; la deuxième fois, dans une lettre rédigée en mai 1948 en réponse à une lettre de Henry Wallace, candidat à la présidence des États-Unis ; et enfin, la troisième fois, dans une déclaration prononcée en 1952 en réponse aux questions d'un groupe de rédacteurs en chef américains.²⁹ L'URSS s'est associée à la formation du front uni contre Hitler,

²⁹ I. V. Staline, *Sochineniia*, révisé par Robert H. McNeal, Stanford, The Hoover Institution, 1967, I, p. 128 ; *Ibid.*, III, pp. 104, 305-306.